



Né à Budapest en 1950, András DAVID, après des études de chimie, obtient un diplôme d'ingénieur métallurgiste. Il est guitare basse dans un groupe de rock, contrebasse dans un orchestre symphonique. Conducteur de locomotive, manoeuvre dans une usine d'avions de combat, assistant caméra à la Télévision Hongroise, développeur de pellicule ; entre-temps il fait son premier film, *Temps souterrain*. Actuellement il travaille comme écrivain, scénariste et réalisateur. Sa première nouvelle, *Petitdracula et les Huns*, est publiée à Paris dans *L'Atelier hongrois* en 1977, son premier roman, *L'Anneau de Saturne*, paraît sous le pseudonyme Kiki Roller.

Il a fondé deux revues : le magazine d'art vidéo *p'ART* (1987-1990), et *Orient Express*, dont le premier numéro sort en 2008. En 2009 il publie plusieurs nouvelles et travaille à un scénario, *Toulouse LowTrack*. Il travaille actuellement sur un texte intitulé *Holdjárom* (Chasseur de lune). Inconditionnel de l'Europe, il dirige une réflexion sur le thème : « L'individu, citoyen d'Europe », qui débouchera sur un recueil de témoignages contemporains de citoyens français, autrichiens, polonais, roumains et hongrois ayant une expérience bi-culturelle. La nouvelle publiée ici, traduite du hongrois par Sophie Kepes, a été présentée au concours Zénon 3000.

Andras DAVID

Le Chant

J'ai arpenté tant d'univers, j'ai vu des foules de visages, mes lèvres ont formé tant de paroles, mes doigts ont pressé si souvent les phalanges d'autrui, que je croyais avoir déjà tout absorbé, que le monde était là, au-dedans, qu'il pulsait en moi, qu'il n'y avait plus de nouvelles réponses, que même les questions s'étaient épuisées, et c'est cela, oui, qui me manque le plus.

Plongé dans les ténèbres, je suis assis, cloîtré dans une cellule, une chandelle crépite, elle ne donne guère de lumière, son ombre palpite au mur. Je palpe la sphère d'un crâne, les orbites dans lesquelles autrefois tournaient des prunelles qui ont vu le passé, un passé dont l'avenir et le présent seraient de reposer ici, sous ma main, sur une table au fond de cette chambre noire qui représente aussi, peut-être, mes propres présent et avenir, puisqu'on m'a dit d'écrire mon testament.

Je ne suis pas venu ici pour mourir, c'est la vie que je traque, après une si longue errance hasardeuse, l'espérance m'a amené à partager ma solitude avec d'autres solitaires, ici je trouverai ma voie et des compagnons, telles sont les bribes de pensée erratiques qui m'entourent.

On m'a mis une plume dans la main, posé devant moi une feuille de papier, « écris, m'a-t-on dit, écris, raconte ta vie, décris ce que tu as acquis, fais l'inventaire de tout ce qui est en toi, de ce qui t'appartient, écris ton testament ».

On a refermé sur moi la porte de la cellule, je suis plongé dans l'obscurité, la pénombre, face à moi des instruments de chimie en verre dorment sur une étagère, étiquetés avec des mots étranges, *sublimatio*, *vitriol*, et derrière eux luisent des souvenirs.

D'où je viens et où je vais ? Qui suis-je ? Suis-je celui que je crois être ? Ou plutôt celui pour qui les autres me prennent ? Est-ce que j'existe au fond ? Je pense ? Et donc ? Je voyage ? Ainsi chantonent les langues de feu, les anges de la chandelle.

Tandis qu'il était assis là, dans l'obscurité, cloîtré dans la cellule, privé de sensations, l'absence de tout bruit le réveilla soudain. Rien que le silence. La chandelle crépitait, son cœur battait. Il sentait les pulsations dans sa poitrine, dans ses bras, dans son cou. Ses oreilles bourdonnaient.

Peut-être grâce à l'obscurité, son cerveau fonctionnait vivement, plus vivement que d'habitude, devant ses yeux dansait un cercle vert fluorescent, le papier crissait, et la plume qu'il tenait entre ses doigts, et l'air qu'à travers ses narines il inspirait et expirait. C'est alors que du fond de sa gorge jaillit un grondement étouffé, rien qu'un unique son, prolongé, modulé, et le chant l'emporta sur un chemin d'autrefois, dans un pays et une ville lointains où, plongé dans la nuit, il était assis devant un poste de TSF dans l'obscurité et, tandis qu'il tournait le bouton des fréquences, attrapant au vol tel ou tel émetteur lointain, seul brillait l'oeil magique, semblable à deux flammes de gaz entrelacées, comme un oeil véritable capable de voir les choses même à

distance, même inexistantes, un oeil grand ouvert, puis clos, clignotant, puis flamboyant quand il captait un nouveau programme dans son champ de vision.

Dehors la neige tombait mollement, doucement, mais dans la chambre les braises craquaient dans le poêle où le feu achevait de se consumer, *Jazz hour*, disait une voix lente et rauque, ajoutant : *Dave Brubeck*, mais c'était totalement inconcevable car Brubeck n'avait jamais joué dans ce pays, dans cette ville, sauf à travers un oeil magique. Et lui, assis devant le poste, aux sons du piano de Brubeck il s'envola de nouveau vers la ville des musiciens noirs, à l'époque il ignorait encore qu'un jour, bien plus tard, il irait au Coockerie-bar pour entendre Alberta Hunter, la chanteuse de jazz noire et sans âge, pendant qu'à l'extérieur tomberait la neige et que les travestis sur les trottoirs du Village chausseraient des skis, riant de leurs vacillements maladroits en se tapant sur l'épaule.

Mais dans l'obscurité il réprima ces souvenirs et chercha un autre son, peut-être celui d'une nuit d'été, lorsqu'il s'était réveillé en sursaut et approché de la fenêtre devant laquelle bruissait un noyer, et qu'il avait vu sa mère et son père debout, se tenant par la main, écoutant ce bruissement.

Tout cela aussi, c'est moi, tout ce qui du monde vit en moi, qu'autrefois j'ai ressenti et qui m'est resté en mémoire, cette douceur infinie, des lèvres douces et tendres, et un chant... ce chant...

La fille riait, le vent rabattait ses cheveux sur son visage à lui, sur sa bouche. Debout, il regardait la fille dans les yeux, lui pressant les mains, et la fille riait. Alors elle commença à fredonner lentement, gentiment, et elle chuchota, « écoute-moi bien, car à chaque fois que tu entendas ce chant, moi je serai là, c'est mon chant à moi, le nôtre le mien le tien, mais surtout souviens-t'en, car jamais, non, jamais plus tu ne l'entendras, sauf dans ta mémoire ».

Ensuite les années s'écoulèrent et, quoique de temps à autre il éprouvât une sorte de vide douloureux, indéfini, une minuscule étreinte ou pression quelque part dans la poitrine, il chassait toujours cette sensation. Non, pas maintenant, pensait-il, et puis tout avait suivi sa propre voie, sauf que la fille avait disparu et n'était jamais plus réapparue à travers la brume des souvenirs. Seul le silence régnait au-dehors et au-dedans, à quoi bon Brubeck et Alberta, ou même les travestis, ces lèvres, cet effleurement qui avaient bel et bien existé, c'était comme s'ils n'avaient jamais existé, seule demeurait leur absence.

Pourtant ici, dans sa cellule, il lui semblait, oui, que ce son qui sourdait... Comment était cette fille ? Qui sait ? Qu'est-elle devenue ? Qu'importe, ce passé, ce vestige demeurent en lui. Les chants ne disparaissent pas, ils restent là, quand bien même on ne les retrouverait plus jamais.

C'est alors qu'ils sont venus me chercher. « Tu as fini ? », ont-ils demandé. « Oui », ai-je dit, et je leur ai tendu la feuille de papier vierge. Le crâne ricanait. Ils m'ont bandé les yeux avec un foulard, nous avons parcouru à tâtons des couloirs et des salles, ils me guidaient en me tenant par le bras, après la petite cellule feutrée j'avais la chair de poule sur tout le corps, au diable ce qui va se passer, où je vais et pourquoi, ils ont frappé à une porte et m'ont poussé à l'intérieur, autour de moi du bruit, des gens qui s'agitent, toussotent, ensuite une pause, et une voix lointaine retentit :

- « Vous avez rendu une feuille vierge, vous avez fait de votre mieux ?
- Oui. C'est ma vie et mon testament.
- Ainsi, elle est blanche comme neige ?
- Oui, vierge. Je n'ai rien à écrire. Rien d'important. Rien de significatif. Seulement le silence.
- Et à présent ? Pourquoi êtes-vous ici ?
- Pour retrouver...
- Quoi donc ?
- Je ne sais pas.
- D'accord, nous vous laissons partir. »

Ils l'ont raccompagné à l'entrée, lui ont ôté le bandeau des yeux, il a franchi le porche et rejoint la réalité, le bruit de la ville et la nuit l'ont happé avec violence, il est parti vers l'escalier du métro, a descendu les marches d'où s'exhalait une chaleur confinée. Une fille était assise par terre, ses longs cheveux pendaient devant elle sur sa guitare et, avec des gestes très lents, ses longs doigts enlaçaient le manche de l'instrument, variant les accords, pinçant les cordes, et un son jaillissait de sa gorge.

Une rame de métro est arrivée dans un grand vacarme, s'est arrêtée en grinçant, les portes ont claqué, mais la rame ne repartait pas, hors d'haleine. La fille jouait et chantait. Du côté opposé aussi arrivait une rame qui s'est arrêtée avec le même vacarme. Il a marché jusqu'à la fille tandis que d'autres trains ne cessaient de déboucher des tunnels en haletant et ferrailant, il a regardé ses propres mains, ses doigts s'élever devant lui, il a approché sa paume de l'épaule de la fille et, quand enfin il est entré en contact avec elle, il a entendu le chant, ce chant qui résonnait, et derrière lui virevoltaient toutes les rames de métro.

Traduit du hongrois par Sophie Kepes

András Dávid

A dal

Oly sok világot bejártam, arcok tömegét láttam, ajkaim szájakkal beszéltek, ujjaim mások perceit szorongatták percekig, úgy hittem, már mindent magamba szívtam, a világ már itt, bent, bennem dobog, nincs több új válasz, kérdéseim is kihaltak, s ez, ez hiányzik nagyon.

Sötétség vesz körül, egy kamrábazártan ülök, gyertyafény serceg, fényt nem ad, csak árnyéka lobog a falon, egy koponya kerekded csontjait tapintom, a szemgödröket, amiben hajdan a múltat látó szemgolyó forgott, a múlt, ami számára volt jövő és jelen, hogy itt pihen kezem alatt az asztalon a sötét kamra mélyén, mely talán az én jelenem és jövőm is, hisz azt mondták, írjam meg végrendeletem.

Nem halni jöttem ide, az élet nyomában járok, megannyi tétova bolyongás után a remény hozott, hogy megosszam magányom a többi magányossal, itt utat és társakat találok, imígyen vesznek körbe kósza gondolatfoszlányok.

Tollat nyomtak kezembe, élém papírlapot tettek, írj, mondták, írj, írd meg életed, írd amit szereztél, írd meg a leltárt, mindent mi benned van, ami a tied, írd meg a végrendeleted. Rámzárták a kamra ajtaját, sötét vesz körül, félhomály, szemben egy polcon vegyszeres üvegek alszanak, címkéjükön furcsa szavak, sublimatio, vitriol, mögöttük emlékek világítanak.

Honnan jövök s merre indulok? Ki vagyok? Vagyok-e az, akinek gondolom magam? Vagy inkább akinek mások tartanak? Vagyok-e egyáltalán? Gondolkodom? Tehát? Utazom? Vagyok? - így dalolnak a lángnyelvek, a gyertyaangyalok.

Ahogy ült ott, a sötétben, kamrábazárva, érzékeitől megfosztva, egyszerre ráébredt hogy nem hall hangokat. Csak a csendet. A gyertya sercegett, a szíve dobogott. Érezte a mellében, a karjában, a nyakában a dobbanásokat. Zúgott a füle.

Talán a sötét tette, agya élesen működött, a megszokottnál sokkal élesebben, szeme előtt zöld fluokőr táncolt, hangot adott a papír, a toll, mikor ujjai közé fogta, a levegő, ahogy ki és be áramlott orrlíkain keresztül tüdejébe és ekkor torka mélyén megszólalt egy halk, zümmögő hang, csak egyetlen hang, hosszan kitarva, modulálva és ez a dal vitte el egy hajdanvolt útra, egy távoli országba egy városba, ahol az éjszaka ölelte körül és egy rádió előtt ült a sötétben és ahogy a keresőt csavargatta és el-elkapott egy-egy távoli adót, csak a varázsszem világított, mint két ölelkező gázláng, nemlétező, távolbavesztett dolgokat is látó, tágranyító, összezáró, kihúnyó, s fellobbanó valódi szem, mikor újabb műsört kapott látókörébe.

Kint esett a hó, puhán, csendesen, a szobában pedig már leégett a tűz a kályhában pattant egyet a parázs, Jazzhour, mondta egy lassú, borízű hang és hozzátette: Dave Brubeck, de ez egészen elképzelhetetlen volt, mert Brubeck sosem játszott ebben az országban, ebben a városban, csak a varázsszemen keresztül és ült a készülék előtt és Brubeck zongorahangjai megint elrepítették, a fekete ujjak városába, akkor még nem tudta, hogy egyszer majd, később a Coockerie bárban hallgatja majd az időtlen, fekete jazzénekesnőt, Alberta Huntert, mialatt odakinn esik a hó és a transzvesztiták a Village járdáin sílécet kötnek és egymás vállát csapkodva nevetnek saját ügyetlen csetlés-botlásukon.

De a sötétben elnyomta ezeket az emlékeket, egy másik hangot keresett, talán egy nyári éjszaka hangját, mikor felriadt és elindult az ablak felé mely előtt odakinn egy diófa susogott és látta anyját és apját, ahogy kézenfogva állnak és hallgatják ezt a susogást.

Ez is mind én vagyok, gondolta, minden ami a világból bennem él, amit valaha éreztem, és ami

emlékként megmaradt, az a végtelen puhaság, egy lány, puha ajak, és egy dal... az a dal...

A lány nevetett, haját szembefújta vele a szél, az arcába, a szájába. A lány szemébe nézett, megfogta kezeit, álltak, s a lány nevetett. És dúdolni kezdett, lassan, kedvesen és azt suttozta, figyelj jól, mert valahányszor ezt a dalt hallod, akkor én ott leszek, ez az én dalom, a miénk enyém s a tied, de emlékezz rá, különben sosem, soha, soha többé, csak ha emlékezel.

Azután évek röppentek el, és bár időnként érzett valami határozatlan fájó ürességet, valahol a mellében egy sunyi szorítást, vagy nyomást, de ezt az érzetet mindig elzavarta. nem, ne most, gondolta, és aztán minden ment a maga útján, csak a lány tűnt el és sosem jelent meg többé, nem jött elő az emlékek ködén át, csak a csend honolt, kívül és belül és hiába volt Brubeck, Alberta, vagy a travesztik azok az ajkak, az az érintés bár volt, de mintha sosem lettek volna, csak a hiányuk maradt.

Itt, a kamrában mégis, mintha, mintha ez a feltörő hang... milyen volt az a lány? Ki tudja? Milyen lett? Mindegy, benne ez a volt, ez maradt van-nak. A dalok nem vesznek el, azok megmaradnak, akkor is ha sosem talál rájuk többé.

Ekkor értem jöttek. Kész vagyok? kérdezték. Kész mondtam és átnyújtottam az üres papírlapot. A koponya röhögött. Kendővel bekötötték a szemem, átbotorkáltunk néhány folyosón, termeken, karomnál fogva vezettek, a zárt kis kamra után lúdbörző hideg csapta meg testemet, a fenébe, most mi lesz, miért és hova megyek, kopogtak egy ajtón és betuszkoltak, köröttem neszek, emberek mocoognak, torkukat élesítik, azután csend és egy távoli hang szól: egy üres lapot küldött, csak ennyire tellett?

Igen. Ez az életem és a végrendeletem.

Eszerint fehér mint a hó?

Csak üres. Nincs miről írni. Semmi fontos. Semmi jelentős. Csak a csend.

És most? Miért van itt?

Hogy rátaláljak...

Mire?

Nem tudom.

Rendben, elbocsátjuk.

Visszavezették a bejáráthoz, levették szeméről a kendőt, kilépett a kapun be, a valóságba, ahol magábaszippantotta a város zaja s erőszakosan az éjszaka, indult, lefelé a metroállomás lépcsőin, le, ahonnan egy fuvallat pállott meleget küld, a földön egy lány ült, hosszú haja előtte a gitárra csüngött és nagyon lassú mozdulatokkal, hosszú ujjai átfogták a hangszer nyakát, váltott akkordról akkordra, pengette a húrokat, torkából hang hasadt.

Hatalmas robajjal metroszerelvény érkezett, sisteregve megállt és felcsapódtak az ajtók, a szerelvény nem indult újra, csak zihált. A lány játszott és énekelt. Ellenirányból is megérkezett egy szerelvény és hasonló zajjal megállt. Közellépett a lányhoz, miközben fújtatva, zörögve az alagutakból egyre több vonat érkezett, látta magaelőtt a saját kezét, ujjait, ahogy felemelkednek, és a lány vállához közelít tenyere és amikor végre a lány vállához ért, meghallotta a dalt, ahogy felcsendült az ének, mögötte táncraperdültek mind a metroszerelvények.